

Les trois étapes ou : La vie de Lucas Meuront : (suite)

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La preuve ?

Yvette Guilbert, la célèbre divette que nous eûmes la chance d'applaudir plusieurs fois à Lausanne, était malade ; elle devait même subir une opération assez dangereuse. C'était en 1899. Or, voici ce qu'elle écrivait le jour où elle dut se mettre au lit :

« On a bien raison de dire que la vie est faite de surprises, et que tel qui s'endort en pleine quiétude est guetté au réveil par la souffrance ou les chagrins ! Les chagrins m'ont épargnée jusqu'ici, Dieu merci !... mais, crac ! me voilà sur le flanc.

Il y a huit jours, une consultation eut lieu à la suite de laquelle le docteur Guyon déclara que l'opération ne devait plus être retardée sous peine de complications graves.

Elle est des plus simples cette opération, conclut gaiement Yvette ; on vous ouvre dans le dos une boutonnière suffisamment large pour laisser passer le rein malade, désormais inutile, et dont on vous débarrasse comme d'un vieux meuble hors d'usage. On recoud la boutonnière et tout est dit. Je n'aurai plus qu'un rein pour chanter en février aux Folies-Bergère ; ce sera une attraction de plus, voilà tout ».

T. N.

FAUT SÈ VETI SUIVANT LO SÉLÀO

QUAND Adam et Eve étiont dein cé courti io lo bon Dieu lè zavai einclliou ein lāo défeindeint d'allā maraudā su on certain pommaï dè rodze-pliātēs, ne saviont pas cein que l'etāi que lo frai, ni cein que l'etāi que lo tsaud ; adon, coumeint lè tsausses et lè crinolinēs n'etiont pas onco einveintāēs, l'etiont, coumeint vo sēdēs, tot mares nus et ne sondzion pas que l'etāi n'a vergogne dè traci dinse tot peliets et dzoī à la coratta permī lè carreaux dè salada et dè tserfouillet, kā saviont bin que n'y avāi nion perque que lè guegnivant.

Et cein est zu grantein dinse que lè premirēs dzeins ne boutāvout rein d'haillōns ; cein est zu, à cein que m'a de noutron rēgent, tant qu'à l'Apocalypse io sē dit āo chapitre 16, dein lo verset 13 : « Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements afin qu'il n'aille pas nu et qu'on ne voie pas sa honte ».

Mā, l'est assebin du que la terra s'est messē à veri et cein n'ein zu adon āi fourri et āo tsautein lo tsaud, ein āoton dāi rebuses et ein hivai dāi cramenēs que noutrēs vilho ont sondzi que cein ne poā pas mē allā dinse, que failai cōtē que cōtē dāi tsemisēs, dāi tsausses et dāi rouliērēs

po lo tsautein et ein hivai, dāi bons tsausses dē lanna, dāi mouletons, dāi metannēs et, pē dessus tot, on bon gardabē pone pas grebollā dē frai.

Clia moūda dē sē veti pōu pē vai lo fourri et dē bin s'einvortolhi quand sein vint l'hivai a dourā tant qu'ora et vāi dourā atant que la terra veretrē dēvezon lo sēlāo. Coumeint y'ein a que diont. Cein fā avāi dāi ballēs dzornā āi tessots et āi cosandai et ne dēmandont pas mi.

Po bin allā, foudrāi que n'y aussē min d'hivai et que sai traci su l'armana, que cein aulē adē dāo mīmo d'un Sylvestre ā on n'altro et que pē vai Tsallande fassē dē cliāo bounēs raveu tot coumeint pē lo mai d'ōū popriāi sē mettrē ein mandzes āi bounan ; n'a pas avāi lo dzalin et lē tsandallēs ā totēs lo golettēs. L'est adon que farāi bon : kā on porrāi dēmolī lē fornets, boutā lē tsaudalhi, et lo choffepieds āo vilho fai ; lē mouletons, lē metannēs, lē motchāo dē lanna, lē catse-mans, lē bamboches, tōt cein āo drāi āi pattēs ; perein d'eindzalirēs, perein dē rhoumo, dē coups de frai et outro calamitā que no vignont l'hivai, lē maidzo n'ariont perein ā fērē et fariont trēti dēcret ; l'est cein qu'āodrāi bin ! Mā por cein foudrai trāi ā quatro sēlāi dēplie que freccasant bin. Kā cē que no cliāirē ora sē refrāidhiē qu'on dianstre quand s'ein vint l'hivai ; cālē dza pi trāi du la St-Dēni et va dinse tant qu'à la Dama io sē remet ā bourmā po lo redāo.

Crayo bin que cē sēlāo que n'ein tandi l'hivai, l'est on vilho sēlāo qu'a dza servi dein lo teimps et qu'est quāsu dēlicint ; lo bon Dieu lo no met l'hivai po pas usā l'altro, din cē dāi tsautein, vouaïque tot ! mā adē est-te que cein no z'eimbitā rappōo ā cliāo tsancro d'haillōns que faut fērē accordā tot parāi avouē lo sēlāo que fā, s'on ne vōi pas avāi trāo tsaud āobin trāo frai, chā āobin grebollā et petitrē ētre enisandzevrā.

Po lē z'haillōns, n'a pas fauta d'avāi ētā grantein ā l'ēcoula, po savāi quand on pāo sē mettri ein mandzēs et quand faut boutā lo mouleton ; lo plie gros taborniaux dāo canton vo dera qu'āi fourri et āi tsautein en sē vite quāsu avouē rein ; n'a tsemise, lē tsausses, lo tsapē et lē solā dein quiet on a fourrā on pou dē paille et lē tot ; mā po l'hivai l'est on aut'āffērē, faut mettrē iquē dē plie po tē preservā dāi cramenēs.

A mein qu'on ne fassē coumeint l'onclio Brant, que fasāi tot lo contréro et quand on l'āi dēmandāvē porquē, no dēdāi :

— Et bin ! āi fourri et āi tsautein, se metto su ma tsemise on gilet, dou mouletons et mon

gardabi pē dessus, l'est po ētrē plie liein dāo sēlāo et, se, ein hivai, ne saillo qu'avouē mē tsausses et ma tsemise, l'est po ein ētrē plie prēs, don po avāi pē tsaud, oudēs-vo ora !

**

Drôle de métier.

Il y a de par le monde des industries bien bizarres ; la fabrication des sauvages est du nombre, et les chinois y excellent.

Un docteur anglais atteste l'existence de cet étrange commerce, nous lui en laissons la responsabilité.

Les « fabricants » enlèvent un enfant, ils l'écorchent vif, morceau par morceau, et, graduellement, substituent aux lambeaux de la peau arrachée des pièces de peau de chien ou d'ours. Ils détruisent ses cordes vocales de manière à le rendre muet, et après l'avoir étioilé physiquement, l'idiotisent en le murant, pour des années, dans une chambre noire.

Les bonzes, paraît-il, sont habiles dans cet art. On exhibe l'homme ainsi abruti comme un « homme des bois » et on en fait de l'argent.

Il est vrai que si l'autorité parvient à saisir un « fabricant de sauvages » en flagrant délit, elle le fait mettre à la torture et décapiter.

UNE TARE

la visite sanitaire.

A Un grand gaillard se présente, en compagnie de plusieurs autres recrues.

— Déshabillez-vous, lui dit le caporal chargé de la salle d'attente.

— C'est que je suis..., je voudrais...

— Que voulez-vous ?

— Je désirerais passer tout seul la visite.

— C'est bien, dit le caporal, qui en réfère à un des examinateurs.

Celui-ci, occupé d'un autre conscrit, n'écoute qu'à demi les explications qui lui sont données. Vaguement, il croit comprendre qu'il s'agit d'une infirmité horrible, repoussante.

— Eh ! bien, dit-il, qu'il passe après les autres !

Les compagnons expédiés, le réclamant se déshabille lentement, pièce à pièce, comme à regret, avec un soupir à chaque vêtement qui tombe.

Enfin il est nu. Il se redresse et s'avance craintivement. Un murmure d'étonnement se fait entendre parmi les examinateurs.

Le conscrit est un homme superbe, grand,

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

LES TROIS ÉTAPES
ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

I (suite)

QUAND je rentrais de l'école, le soir, je n'avais pas posé mon havresac et déjà j'étais dans mon verger, et je regardais chez les morts, par-dessus la barrière, dans l'ombre où je ne distinguais presque plus les variétés de plantes ; mais je les connaissais par cœur ; elles se groupaient par familles, comme si elles gardaient le souvenir des jardinets qu'entretient la piété des parents en deuil, et ne songeaient pas même à la disparition des ballustrades et des bordures de buis. Cette large tache blanche, qui semble une voile naufragée que submerge les ondes noires, c'est une couronne de marguerites qui refléurit chaque année à la même place, peut-être au chevet d'une jeune fille

morte avant le mariage... Ailleurs, ce sont des fleurs moins pures, des herbes voraces, qui font leur trouée : orties velues, vipérines barbelées ; ici la verveine a refermé pour la nuit sa petite fleur sombre ; l'ancolie triste se dessèche lentement sur sa tige. Puis de nouveau le blanc virginal, ou l'incarnat délicat des chairs adolescentes, ou les petits géraniums sauvages qui le matin font effort pour ouvrir leur pruneau bleu pâle au premier rayon du soleil. Mais à cette heure, tout s'enfonçait dans la nuit, à moins qu'un rayon de lune, rasant la pyramide noire du clocher, ne vint éclairer sous les feuillages humides de longues formes pâles dressées dans l'ombre et qui tressaillaient obscurément. Les arbres me semblaient encore plus sacrés, leurs racines plongeant plus bas, atteignant des couches plus profondes de générations trépassées, puisaient aux plus mystérieuses sources de la vie. Un mot de notre vieux domestique, une plaisanterie sans doute, mais que je pris au sérieux, donna un corps à mes rêveries :

— Ne touche pas aux arbres, ils saignent comme nous.

Il ne riait pas, et je n'ose pas en sourire moi-même à l'heure présente : je me sentais réellement entouré d'âmes confuses et muettes, qui n'étaient peut-être que le fantôme de mes ancêtres s'exhalant du jardin des morts, respirant encore par ces milliers de feuilles frémissantes, et qui me sentaient peut-être là...

Aux parfums d'en bas répondait la lumière d'en haut, ou plutôt, dans cette résurrection, dans cette assumption des âmes blanches, le soleil était le Sauveur qui descendait par ses rayons jusque dans l'horreur du sépulcre pour délier les prisonnières et les emporter dans ses bras de flamme. Aussi dès qu'il paraissait derrière la cime rocheuse qui domine la vallée, tout se vêtait de joie et de magnificence. Les collines boisées qui s'échelonnent et s'élèvent graduellement dans la perspective, comme autant de marches, jusqu'aux pâturages supérieurs dont les pentes douces conduisent à la cime, semblaient couronner notre ferme d'une fraîche guirlande, tandis qu'un large murmure d'eaux courantes montait dans toute la vallée. Il s'y joignait, le dimanche, des chants d'orgues et de femmes pieuses, un bruit confus de prières semblait sortir de la terre elle-même, comme si les morts aux mains jointes, à l'heure de l'amen, remuaient lentement leurs lèvres décharnées.

Je grandis ainsi, entre une église et une montagne verte, dans le recueillement religieux des solitaires. Mais j'y travaillais aussi. Le pasteur avait remarqué mon air sérieux et me prêtait des livres, tous ses livres. Ce furent de nouvelles perspectives ouvertes sur d'autres infinis. Sans avoir de guide bien autorisé, mon instinct, assez sûr, allait droit aux pages qui seules méritaient d'être ouvertes dans le lieu où les anachorètes contemplaient la vie éternelle. J'appris là, dans ces vieux in-quarto doublés

solide, aux épaules carrées, au torse puissant et élégant à la fois, à la jambe bien prise; un vrai modèle d'académie.

Le docteur s'avance, le palpe, l'ausculte et s'écarte en grommelant :

— Mais il est sain comme une cloche, ce bougre-là.

Alors l'un des examinateurs s'adressant au jeune homme :

— Qu'est-ce que vous avez donc ?

Et la recrue de répondre tout bas, en rougissant comme une fillette :

— Je suis myope.

D'UNE SEULE PIÈCE

Un jeune paysan, gros et gras, débordant de santé et de gaieté, se présente l'autre jour accompagné de sa fiancée, dans un magasin de bijouterie, à l'effet d'y choisir des anneaux de mariage.

Le bijoutier se voit obligé, pour satisfaire son client, de prendre la plus grande alliance de son assortiment et de l'agrandir encore.

Il le fait séance tenante et il explique au paysan, qui a l'air de s'y intéresser beaucoup, le fonctionnement de son outil spécial.

Il lui fait comprendre que ce procédé d'agrandissement ne peut se faire aux alliances qui sont faites d'un fil recourbé et soudé, car, sous l'effort de l'outil, l'anneau risquerait de s'ouvrir au point soudé.

Il saisit cette occasion pour faire valoir que ses alliances sont fabriquées d'une seule pièce, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucun joint et que, par conséquent, elles peuvent supporter une certaine extension sans aucun risque.

— Bon ! bon ! riposta le paysan, cela me fait bien plaisir ! Nous pourrions donc toujours manger à notre faim sans risquer de faire sauter nos alliances !

PETITS TRUCS AMUSANTS

Un brûle-tout original. — Prenez un bout de bougie de 3 cm. de longueur ; enfoncez-y dans l'extrémité opposée où devra brûler la mèche, un clou à forte tête, dont il faudra d'ailleurs calculer la grosseur, de manière à ce que l'appareil plongé dans l'eau, cette sorte de lest maintienne le bout de bougie immergé jusque tout près de son bord supérieur. Cela fait, vous pouvez allumer votre bougie, puis la placer dans un verre d'eau, comme vous pourriez le faire dans un bougeoir ordinaire, avec la certi-

de parchemin, à la tranche rouge, dont les feuilles jaunies fleurissent la poussière des siècles trépassés, tout ce que j'ai jamais su, tout ce qu'il me faut savoir. On les explique, dit-on, dans les universités, on en dissèque la lettre; j'aime mieux en respirer l'esprit sous les arbres et au bord des tombes de mon Cloître. C'est sous le ciel, ou à la clarté d'une lampe funéraire, qu'il faut méditer Job, Isaïe, Dante, Pascal, Shakespeare; c'est sur ma colonne brisée, où se lit encore le nom de VICTOIRE, qu'on doit ouvrir ces grands livres, au texte mystérieux et redoutable comme la mort.

II

C'est ainsi que je rendais habitable et ornaï de belles pensées ce qu'on pourrait appeler l'écueil où j'avais été jeté par la tempête. La terre des morts l'isolait plus complètement que la mer profonde. Alors, quand j'eus bâti à mon âme une belle demeure, toute frissonnante de lumière et d'harmonies pieuses, au pied d'un clocher qui se dressait comme un doigt pour me montrer le ciel, mon île me devint intolérable ! Ma chère cellule me parut une prison, la solitude n'était plus pour moi qu'isolement. J'entrais dans ma dix-huitième année. Mes anciennes énergies, un moment contenues et s'évaporant en rêveries, s'agitaient de nouveau, voulaient se faire jour coûte que coûte,

tude qu'elle y brûlerait jusqu'à l'extinction complète de la mèche.

Un chêne dans un verre d'eau. — Traversez par un fil solide, dans le sens de son grand axe, un gland de chêne ramassé dans la forêt. Assujettissez ensuite ce fil en travers d'un verre rempli d'eau, de façon que le gland flotte à la surface du liquide, sans pouvoir toutefois s'y promener. Attendez et observez. Bientôt il se formera une radicelle qui s'allongera vers le fond ; puis la partie supérieure de la graine s'ouvrira et il en jaillira une petite tige garnie de deux feuilles délicates et tendres, laquelle grandira et prendra de la force. On pourra alors planter en terre.

L'oiseau en cage. — Découpez un disque de carton mince, du diamètre d'une pièce de 1 franc ; sur l'une des faces dessinez un oiseau, sur l'autre une cage. De chaque côté et sur le bord de ce disque, vous attacherez un cordon, de manière qu'en roulant les deux cordons entre les doigts, le disque tourne facilement, alors le double dessin des deux faces paraîtra unique et représentera un oiseau en cage.

Les pots de communion.

Extrait du registre des baptêmes d'Yvonand, année 1752 :

« Ci-devant on se servait de pots pour la communion ; l'honorable commune a fait faire des semesses ou vases pour cet usage, comme plus décentes ; les deux ont coûté à Lausanne chez maître Jaques Thouvenin huit écus blancs et trois batz et demi. Et l'on a commencé à s'en servir pour la première fois à la communion de Pasques, deuxième d'avril 1752.

NB. — La nouvelle version des Psaumes et des Cantiques furent introduits le jour de la dédicace de l'église, 15 décembre 1748. »

Crédulité. — Une ménagère reçoit la visite d'un garçon d'auberge qui lui apporte dix litres de vin.

Elle cherche quelques sous pour le pourboire et, ne les trouvant pas, débouche à la hâte une des bouteilles apportées :

— Tenez, mon ami, buvez un verre de vin, ça vous fera du bien !

— Vous croyez ça, vous ? fait le garçon avec une grimace.

se traduire en paroles, en actes... J'avais soif du visage humain. Comment vous dire ? Je me faisais l'effet d'un homme inutile, d'un membre mort de la société. Certes, je n'étais point un oisif ; je tenais de mon père quelques prés, des morceaux de vigne, que je ne laissais pas en friche, même lorsque la mort de mon oncle me rendit toute ma liberté. L'été, pendant les gros travaux, mes aspirations douloureuses étaient amorties par la fatigue ; mais dès que les longues soirées d'automne commençaient, j'avais une angoisse terrible ; je me sentais coupable de fautes que j'ignorais ; je soupirais après des joies que je n'aurais même pas su nommer, mais que je sentais dans l'air, qui devaient rire et pétiller là-bas, en ville, comme une flamme claire. J'entendais dans l'ombre comme un concert lointain de voix inconnues, qui semblaient m'inviter, me solliciter doucement ; puis tout se brouillait, se perdait dans un sanglot. Oui, je pleurais, tout seul, de rien, de tout. Mes rêves eux-mêmes étaient douloureux, j'y percevais et peut-être j'y prononçais des paroles que j'oubliais au réveil ou qui n'avaient plus de sens pour moi. J'ouvrais les bras, je voulais crier, appeler... je ne savais qui ; demander... mais quoi ? Je ne savais qu'une chose, c'est qu'il me fallait sortir, aller là-bas, vers les autres hommes. C'était une faim plus terrible que celle qui chasse le loup du bois. Le moment n'était pas trop défavorable : certains camarades d'école, avec lesquels j'avais passé ma

Pour amuser petits et grands.

LE COLIN-MAILLARD A LA BAGUETTE. — Le Colin-Maillard à la baguette peut aisément se jouer dans un salon.

Le Colin-Maillard, les yeux couverts d'un bandeau bien appliqué, se place au milieu du salon ; on lui donne à tenir une longue baguette. Tous les joueurs font cercle autour de lui, se tiennent par la main en chantant un refrain de ronde. Quand le refrain est fini, on s'arrête, et le Colin-Maillard, étendant sa baguette, la dirige au hasard vers une personne, qui est obligée de prendre par le bout qu'on lui présente. Alors le Colin-Maillard fait trois cris, qu'elle est forcée de répéter sur le même ton. Si elle ne sait pas contrefaire sa voix, elle est devinée, et prend la place du Colin-Maillard, sinon le jeu continue par un autre tour, de ronde, et ainsi de suite.

Un menu d'anthropophages.

Un journaliste, égaré au milieu d'une peuplade anthropophage, prit part à un festin donné par le chef de la tribu.

En voici le menu :

POTAGE

Soupe aux petits os d'enfant.

ENTRÉES

Pieds de jeune femme à la sauce blanche.

Nez de nègre sauce tomate.

ROTIS

Mollets de jeune fille à la broche.

Cuisse d'un roi ennemi aux pommes.

DESSERTS

Yeux de femme brune à la crème.

Lèvres de vierge au sucre.

VINS ET LIQUEURS

Sang humain, vieux et nouveau.

Le Kursaal ne désemplit pas. C'est naturel ; il y a chaque semaine des attractions nouvelles, parmi les plus remarquables de celles que l'on applaudit dans les « théâtres de Variétés ».

Au cinématographe, vues nouvelles également, chaque semaine ; vues des plus nettes et des plus intéressantes. Aussi, le soir venu, prend-on tout naturellement le chemin de Bel-Air.

*

Une très intéressante exposition de peinture est actuellement ouverte à la Cité, dans le bâtiment de l'ancienne Académie. Un jeune peintre, déjà fort avantageusement connu, M. Samuel Rochat, a groupé là ses dernières œuvres, dont plusieurs sont vraiment remarquables et témoignent d'un tempérament très original.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

première communion et que je voyais quelquefois, au hasard des rencontres dans les travaux de la campagne, me plaisaient un peu lourdement, mais sans malveillance, de ma sauvagerie. Ils m'invitaient dans des bals champêtres, ils voulaient me servir de parrains dans une de ces sociétés dites de la « Jeunesse », comme on en voit encore dans certaines villes romandes. Je me laissais faire ; je fus de tout ce qu'on voulut ; faute de savoir danser, je regardais la danse. Je pris place dans des cortèges folâtres, où de grands garçons masqués, barbouillés de suie ou de lie, sautaient et poussaient des cris sauvages, pendant les fêtes de l'an, et allaient de porte en porte mendier impérieusement des œufs et des saucisses : « Pour la Jeunesse, s'il vous plaît ! » On bourrait de poudre, jusqu'à la gueule, des pétards et des mortiers, à chaque nouveau mariage, où la Jeunesse portait la santé des époux en faisant un vacarme horrible de brocs, de verres et de toute la mousqueterie de Lucifer. Tout ce bruit me cassait le tympan, mais je fus héroïque, par peur d'être taxé d'original.

J'aimais mieux cependant les veillées, les soirs d'été, sous les portes à larges voûtes que surmontent sur la rue des écussons bizarres ; c'est là que les familles aiment à se réunir, au frais ; on est chez soi et l'on voit passer le monde ; on s'interrompt d'une porte à l'autre, on se fait de courtes visites.

(A suivre.)